

THEATRE CANADIEN

LA SECOUSSE

COMÉDIE DRAMATIQUE
EN 3 ACTES



PAR
JEAN FERON

PREUX **25** CENTS



EDITIONS EDOUARD GARAND
MONTREAL

**Tous droits
de représentations, reproduction,
publication, adaptation
réservés.**

—1924—

Jean Feron

LA SECOUSSE

Comédie Dramatique en trois actes



Le Théâtre Canadien
185, Sanguinet 185
Montréal

LA SECOUSSE

Pièce en trois actes, en prose

Représentée sous les auspices des Editions Edouard Garand

PERSONNAGES :

ANDRE BERNIER, riche industriel. Ovila Legaré
LOUIS, fils aîné. Paul Coullée
JULES, fils cadet. Le Bret
JULIE, sa femme. Jeannette De Guire

UN SALON

ps
9305
74
M. I
1924

Acte Premier

(Un après-dîner. M. et Mme Bernier attendent des visiteurs. M. Bernier, dans un fauteuil, lit son journal. Mme Bernier, assise près d'une table feuillette un livre.)

SCENE PREMIERE

M. BERNIER.—(levant les yeux de son journal.) Bonne nouvelle, Julie !

Mme BERNIER.—(de même que son mari.) Vraiment ?

M. BERNIER.—Les actions de ma société ont monté de huit points hier.

Mme BERNIER, (sans enthousiasme).—C'est magnifique.

M. BERNIER.—Comme tu dis ça...

Mme BERNIER, (avec indifférence).— Je dis que c'est magnifique.

M. BERNIER.—Je sais bien que tu le dis, mais tu ne le penses pas.

Mme BERNIER.—Comment peux-tu savoir ce que je pense ou ce que je ne pense pas ?

M. BERNIER.—Rien qu'à l'accent de ta voix.

Mme BERNIER.—Il n'a pourtant pas chan-

gé.

M. BERNIER.—Oui, il a changé, beaucoup même. Et non seulement ton accent mais toute ta personne, toutes tes habitudes Enfin, tout ce qui était toi n'est plus le même depuis un certain temps. Que signifie cette transformation ?

Mme BERNIER, (avec un sourire amer).—Je t'assure, mon ami que tu vois trouble.

M. BERNIER.—Au contraire, j'y vois très clair. Et je sens qu'il y a quelque chose de travers dans notre vie commune.

Mme BERNIER.—Quoi donc ?

M. BERNIER.—Je ne dirai qu'un nom, si tu le veux...

Mme BERNIER.—J'écoute.

M. BERNIER.—Jules...

(Mme Bernier soupire)

N'est-ce pas ? Oh ! je vois clair, je te dis. Je ne parle pas, mais je pense. Je pense et je vois d'autant mieux que c'est moi qui paye toutes ses folies.

Mme BERNIER.—Ses folies ?

M. BERNIER.—(élevant le ton). Sans doute. Appelles-tu de la sagesse et du bon sens la vie qu'il mène ?

Mme BERNIER.—Ah!... Quelle vie mène-t-il, cue tu te montes déjà le sang ?

M. BERNIER.—La vie qu'il mène, c'est une vie à quatre pattes ! C'est une vie de...

Mme BERNIER.—André, tâche...

M. BERNIER.—Oui, je tâcherai à l'avenir de ne plus participer à sa ridicule existence.

Mme BERNIER.—Comment... participer ?

M. BERNIER.—Mais oui... puisque je suis assez sot de lui fournir l'argent qu'il s'obstine à ne pas gagner. Si, au moins, toutes ses escapades, il les payait de sa poche et de son argent !

Mme BERNIER.—Il est si jeune...

M. BERNIER.—(s'indignant) Tu l'excuseras donc toujours ?

Mme BERNIER.—C'est un enfant. Toi-même dans ton jeune âge...

M. BERNIER.—(avec importance) Dans mon jeune âge, madame, nous étions sages comme de petits gentilhommes.

Mme BERNIER.—Jules est exubérant.

M. BERNIER.—Il importe de le refroidir. Un jour ou l'autre, il nous jettera une bombe à la tête. Sais-tu ce que je pense, Julie ?

Mme BERNIER.—Rien de mal, au moins ?

M. BERNIER.—Tout du bien. Je songe à envoyer Jules en pays étranger où, ne pouvant compter sur la bourse trop largement ouverte de son père, il sera bien forcé de chercher son existence dans le travail.

Mme BERNIER.—Tu ne feras pas cela !

M. BERNIER.—J'y suis décidé.

Mme BERNIER.—Pourquoi veux-tu m'oter mon fils ?

M. BERNIER.—Pour qu'il ne jette pas sur nous le déshonneur.

Mme BERNIER.—Tu exagères : Jules s'amuse comme tout jeune homme, c'est vrai ; mais il s'amuse avec mesure.

M. BERNIER.—(éclatant de rire) Avec mesure !... Ah ! veux-tu que je te dise où, à cette heure, nous pourrions trouver Jules ?

Mme BERNIER.—(avec humeur) Je ne tiens pas à le savoir.

M. BERNIER.—(ironique) Puisque tu dis qu'il s'amuse avec mesure...

Mme BERNIER.—Je le pense, et cela me suffit.

M. BERNIER.—A moi ça ne suffit pas. Jules, en ce moment où je te parle, est ancré dans quelque bouge avec une bande de filles de rien ou avec un troupeau d'ivrognes.

Mme BERNIER.—(avec indignation) Ah ! c'est trop ! Oublies-tu, André, que c'est ton fils que tu calomnies ?

M. BERNIER.—(ricaneant) Mon fils ?... peut-être !

Mme BERNIER.—(avec étonnement) Peut-être !

M. BERNIER.—(gravement) Oui, me voilà arrivé au doute sous ce rapport.

Mme BERNIER.—(se levant) Malheureux, est-ce moi que tu veux outrager maintenant ?

M. BERNIER.—(douceux) Entendons-nous, Julie. Je ne doute pas que Jules soit de ma chair ; mais tu me l'as pris tellement,

que moi, son père, je suis à ses yeux une nullité. Pour lui, il n'y a plus que mon coffre-fort qui compte.

Mme BERNIER.—(se rasseyant) Je dis que tu le calomnies. Oh ! je comprends bien que tout ce que tu en dis de mal n'est qu'un calcul.

M. BERNIER.—(sans comprendre) Un calcul ?

Mme BERNIER.—(ironique) C'est pour grandir le caractère de Louis à qui tu veux tout donner.

M. BERNIER.—(avec conviction) Louis, c'est le travail, c'est la probité, c'est l'honneur !

Mme BERNIER.—Etant plus vieux que Jules, il est plus raisonnable.

M. BERNIER.—Il n'a jamais été ce vaurien qu'est Jules. Ah ! Louis, c'est vraiment mon fils !

Mme BERNIER.—Penses-tu qu'il n'est pas mon fils aussi ?

M. BERNIER.—Je ne dis pas, ma chère amie ; seulement, tu n'as pas pour lui l'admiration...

Mme BERNIER.—Que j'éprouve pour Jules ?

M. BERNIER.—Justement.

Mme BERNIER.—Tu ne sembles pas comprendre, André, que l'amour maternel éprouve souvent de ces penchants irrésistibles pour le plus jeune des enfants d'une mère ?

... Voilà bien la différence entre nous deux ; tu préfères ton aîné, moi, mon cadet. Mais cela n'empêche pas que nous les aimions tous les deux et que nous travaillions consciencieusement à assurer leur avenir.

M. BERNIER.—Tu n'as jamais parlé si bien, Julie. Voilà donc que nous allons nous entendre. Aujourd'hui, je conçois que le meilleur moyen d'assurer l'avenir de Jules, c'est de l'envoyer à l'étranger.

Mme BERNIER.—Non... nous ne pourrions nous entendre sur ce terrain. Car je devine ton but, André : tu veux écarter Jules, l'éloigner pour qu'il ne reste aucun motif, que dis-je ? aucun scrupule de donner toute ta fortune à Louis. Eh bien ! moi je ne veux pas cela.

M. BERNIER.—(avec surprise) Tu ne veux pas cela ?

Mme BERNIER.—Je m'oppose à l'éloignement de Jules pour le profit entier de l'autre.

M. BERNIER.—(avec sévérité) Tu me saisis mal. Quand Jules sera assagi, je serai disposé à tout faire pour lui.

Mme BERNIER.—Il y a moyen de l'assagir sans l'éloigner de la maison, sans le chasser.

M. BERNIER.—(autoritaire). Il n'y a pas d'autre moyen. J'ai décidé qu'il partira.

Mme BERNIER.—(se levant de nouveau) Il ne partira pas !

M. BERNIER.—(se levant aussi) Ne suis-je plus le maître ici ?

Mme BERNIER.—Soit. Mais je partirai avec lui !

M. BERNIER.—Tu resteras avec moi !

Mme BERNIER.—Non. Chassant le fils, tu chasseras la mère !

M. BERNIER.—(tremblant de colère) C'est assez, Julie. Je commence à sentir la secousse... et tu la connais, prends garde !

(Un temps. M. Bernier se promène avec agitation. Mme Bernier observe son mari avec crainte. Plus tard elle s'approche de lui, l'arrête par un bras qu'elle a saisi de ses deux mains.)

Mme BERNIER.—(conciiliante) Ecoute, André, je vais te confier un secret, et cette confiance sera, je l'espère, le point d'équilibre de nos pensées et de nos actes. Mais je te prévien que ce secret n'est pas le mien... c'est le secret de Jules, c'est-à-dire...

M. BERNIER.—(défiant) C'est-à-dire que vous avez entre vous deux des secrets qu'on me cache ?

Mme BERNIER.—Je n'ai moi-même reçu la confiance de Jules que ce matin.

M. BERNIER.—(jaloux) Pourquoi cette confiance ne me l'a-t-il pas fait à moi également ?

Mme BERNIER.—Il est des choses, mon ami, qu'une oreille de père ne pourrait entendre comme l'oreille d'une mère. N'as-tu pas été enfant ?... N'as-tu pas, en certaines circonstances, couru à ta mère avant d'aller au père ?

M. BERNIER.—Je l'avoue. Mais le secret... la confiance ?

Mme BERNIER.—Jules veut se marier... M. BERNIER.—(se mettant à rire) Non... ce n'est pas possible !

Mme BERNIER.—Je t'assure que Jules est sérieux.

M. BERNIER.—Je t'assure, moi qu'il est malade.

Mme BERNIER.—(sur un ton découragé.) Peut-on s'entendre avec toi !

(Elle va s'asseoir sur un divan.) M. BERNIER.—(gouailler) Et notre malade... qui donc veut-il épouser ? La fille d'un millionnaire nul doute ? Car je suis qu'il a de fort bonnes dents ce Jules !

Mme BERNIER.—(boudeuse) Cesse de railler.

M. BERNIER.—Je dis que Jules a l'appétit de millions.

Mme BERNIER.—Le mariage le mûrira.

M. BERNIER.—Jè le trouve joliment mûr déjà... mûr pour la maison des fous !

Mme BERNIER.—Décidément, tu ne veux rien comprendre.

M. BERNIER.—Parce que je ne crois pas à ce mariage.

Mme BERNIER.—Pourquoi me l'aurait-il confié ?

M. BERNIER.—Bah ! comme il te confierait toute folie nouvelle qu'il prépare ou médite.

Mme BERNIER.—(se fâchant) Allons ! tu es impossible !

M. BERNIER.—(riant)... Non pas. Ce n'est certes pas moi qui fais acte d'impossibilité, c'est ton Jules. Mais admettons que l'aventure se réalisera; veux-tu me dire le nom de ma future bru ?

Mme BERNIER.—Je ne la connais pas.

M. BERNIER.—Ah ! bon, en voilà une superbe ! Mon fils se marie, et moi, son père, je ne saurai pas à quelle bru je devrai accorder mes hommages paternels ! Julie, tu

te laisses blaguer par ce grand blagueur de Jules. Je te répète qu'il importe de l'envoyer manger un peu de misère.

SCENE DEUXIEME

Les mêmes — Louis

M. BERNIER.—(à Louis entrant) Ah bien ! Louis, tu arrives à propos. Sais-tu la nouvelle qui me tombe sur le front ? Non ?... Une nouvelle étourdissante, assommante...

Mme BERNIER.—André, je t'ai dit que le secret de...

M. BERNIER.—Le secret de Jules est devenu ton secret, maintenant ce secret est mon secret, et ce secret à force d'être un secret n'est plus un secret du tout !

LOUIS.—(ton badin) Voilà bien un tas de secrets hors desquels la discrétion commande de me retirer.

(Il va pour s'éloigner)

M. BERNIER.—Non... demeure. Je dis donc que ce secret n'est plus un secret du tout, ou bien je confesse que je suis un navet.

LOUIS.—Mon père, vous excitez vivement ma curiosité. Mais si je vous disais que je vous apporte également un secret ?...

M. BERNIER.—(riant) Ah ! bien, par exemple, nous sommes aujourd'hui la grande journée aux secrets ! Alors qu'as-tu à nous confier de particulier ou de mystérieux ?

LOUIS.—Rien que de très naturel : Je me marie !

M. BERNIER.—(sursautant) Bon ! v'lan !... toutes les bombes à la fois !

(Il éclate de rire)

LOUIS.—(étonné) Pourquoi, une bombe ?

M. BERNIER.—(riant plus fort) Je voulais dire tous les malheurs !

LOUIS.—J'espère bien que vous ne considérez pas le mariage comme un malheur ?

M. BERNIER.—(s'essuyant les yeux) Non pas, non pas, que diable ! Si cela était le mariage ne serait plus de ce monde.

Néanmoins, il est bien permis d'admettre, sans scandaliser personne, que bien des mariages sont autant de malheurs.

Mais, tu sais, j'aime à plaisanter. Car c'est si drôle, des fois, l'enchaînement des hasards de la vie, ou des événements de chaque jour; et l'on se demande comment d'un accident naît un autre accident comment d'un fait ordinaire surgit un fait extraordinaire ! Tu ne me comprends pas ?... Eh bien ! je ne me comprends pas non plus. Mais pourtant tu vas comprendre... Sais-tu une chose ?

LOUIS.—(avec embarras) Où voulez-vous en venir ?

M. BERNIER.—A ceci: tu te maries, hein ? ... Eh bien ! Jules se marie également !

LOUIS.—(ricanant) Jules... Mon Dieu ! c'est un farceur !

M. BERNIER.—Farceur ? Juste. Tu ne m'apprends rien de neuf.

Mme BERNIER.—(sévère) Tâchons de respecter les absents !

M. BERNIER.—Tu as raison, ma chère amie; d'ailleurs avec lui j'aurai toujours le temps de me rattraper.

(Il tire son fils à l'écart) Ainsi donc, Louis, tu te maries ?

LOUIS.—Oui. Je pense que vous ne me désapprouvez pas ?

M. BERNIER.—Moi ? Allons donc. Au contraire : je t'approuve de tout coeur. Du reste, tu as l'âge et la raison. Le nom de la future ?

LOUIS.—Vous ne la connaissez pas...

M. BERNIER.—Non ? Diable ! C'est comme celle de ton frère... Il est donc écrit que je ne connaîtrais pas mes bruns !

LOUIS.—Oh ! soyez rassuré, elle est de toute bonne famille.

M. BERNIER.—Du moment que tu l'affirmes, je suis rassuré... très rassuré.

LOUIS.—Elle... vous connaît et vous estime.

M. BERNIER.—Bon. Est-elle riche ?

LOUIS.—Je ne sais rien de sa fortune.

M. BERNIER.—Est-elle jolie ?

LOUIS.—(avec passion) Très jolie !

M. BERNIER.—C'est mieux. Est-elle aimable ?

LOUIS.—Elle est charmante !

M. BERNIER.—De mieux en mieux. Je suppose qu'est est jeune aussi ?

LOUIS.—C'est-à-dire que c'est un enfant !

M. BERNIER.—Et sage ?

LOUIS.—Un trésor de sagesse... une image !

M. BERNIER.—Mon fils, je te félicite. En vérité cette jeune fille est une merveille.

LOUIS.—C'est une perle !

M. BERNIER.—Et rare !

LOUIS.—Introuvable, mon père !

M. BERNIER.—Il fallait avoir ton flair !

LOUIS.—Merci. Toutefois, pour être juste, je dois dire que ce flair, je le tiens de vous.

M. BERNIER.—(flatté) C'est juste. Car je n'ai aucune honte à me le dire, je possède de la flair des affaires. (allant à sa femme) N'est-ce pas, Julie ? Te souvient-il, quand nous nous sommes mariés, je n'avais pas le premier sou ? (revenant à son fils) J'étais un petit salarié. Trente ans ont suffi pour me conquérir ce million qui m'élève aujourd'hui au rang des hommes supérieurs !

Mme BERNIER.—Il n'y a pas que l'argent qui fasse l'homme supérieur !

M. BERNIER.—(avec dédain) Ah !... toi, tu es sentimentale !

LOUIS.—Ma mère a raison.

M. BERNIER.—(avec une colère feinte) Comment ! tu te tournes contre moi ?

LOUIS.—Pas du tout. Je dis que ce n'est pas l'argent qui fait l'homme supérieur ; mais c'est bien plutôt l'homme supérieur qui conquiert cet argent.

M. BERNIER.—(très flatté) C'est-à-dire que le nigaud reste toujours dans sa nigaude et dans sa misère. Mais là, nous sommes en train de philosopher, je pense. Parlons de toi encore, Louis. Parlons de ta belle. Son petit nom ?... tu ne me l'as pas dit.

LOUIS.—Angélique !

M. BERNIER.—Diable ! Diable !... sais-tu mon garçon que c'est mieux qu'une perle ce que tu as puisé là... c'est un ange !

LOUIS.—Oui, je pense que cette fille est un ange !

M. BERNIER.—(se frottant les mains) Décidément, je suis content. Tiens ! arrosons ça !

(Il entraîne le jeune homme vers un buffet sur lequel sont disposés carafes et verres) Tu ne viens pas, Julie ?

Mme BERNIER.—Merci, mon ami. Trinquez à ma santé !

M. BERNIER.—A ta santé ?... je crois bien. Mais à la mienne aussi, à celle de Louis, et plus spécialement à la santé de celle... de... de l'ange !

(Il vide son verre)

Et me diras-tu maintenant, Louis, à quelle date tu désires fixer la noce ?

LOUIS.—Je voulais justement vous entretenir en particulier à ce propos.

M. BERNIER.—Oui ? Bien. Passons dans mon cabinet. (A sa femme au moment de sortir) Tu nous excuseras, chère amie ? (Mme Bernier fait un signe de la tête)

Bernier et Louis sortent

SCENE TROISIEME

Mme BERNIER.—(seule) Comment tout cela va-t-il tourner ? Louis se marie... Jules également ! Mais ce pauvre Jules, que lui écherra-t-il en partage ? Louis, c'est décidé depuis longtemps—va prendre la direction des affaires, et Jules, à moins de se résoudre à crever de misère quelque part, devra un jour ou l'autre se soumettre aux ordres de son frère. Cela se peut-il ?... Entre les deux frères il n'y en aura jamais d'entente... il n'y a jamais eu d'entente, il n'y en aura jamais. Ah ! Louis... je l'aime bien pourtant ; mais il y a quelque chose de si froid dans sa physiologie que je sens entre lui et moi comme une barrière. O mon Dieu ! mon Dieu ! que je me sens misérable ! Mais il n'y a pas à dire, je veux sauver mon Jules ! Que faire ?... Oh ! si j'avais seulement une partie de ce million que mon mari se vante d'avoir gagné ! Mais non, je n'ai rien, rien... rien que mon amour maternel !

(Elle est interrompue par le bruit d'une porte ouverte avec violence. Elle se retourne, se dresse épouvantée. Devant elle, un jeune homme les cheveux en désordre, la mise négligée, les yeux hagards, les poings crispés c'est Jules Bernier.)

SCENE QUATRIEME

Mme BERNIER—JULES.

JULES.—Où est-il ?... où est-il, lui ?... le misérable ! Oh ! le monstre ! Voyons, maman, dites-moi ou je le trouverai...

Mme BERNIER.—Jules ! Jules ! qu'as-tu ?... Tu me fais peur !

JULES.—Je cherche ce poltron... ce traître... Parlez ! vous l'avez vu ?

Mme BERNIER.—(frémissante) Mais qui donc ?

JULES.—(ricanant) Le beau, le grand, le magnifique Louis ! Ah ! ah ! ah !... ce gentilhomme raffiné, ce... Et savez-vous pourquoi je le cherche ?

Mme BERNIER.—Pourquoi, Jules ?

JULES.—Pour le souffleter.

Mme BERNIER.—(effrayée) Jules, tais-toi ! Que se passe-t-il ?

JULES.—Alors, il n'est pas ici ?

Mme BERNIER.—(mentant) Non... il est sorti.

JULES.—Tant mieux !... Oh ! maman, je pense que je l'aurais tué.

Mme BERNIER.—(apaisée) Mais qu'as-tu donc, mon Jules ? Viens ici me confier tes peines !

(Elle entraîne le jeune homme vers une causeuse où tous deux vont s'asseoir).

JULES.—Ah ! ma bonne maman, si vous sachiez !...

Mme BERNIER.—(très doucement) Quoi donc, Jules ?

JULES.—(avec désespoir) Il me l'a prise..

Mme BERNIER.—Je ne comprends pas.

JULES.—Je l'aimais tant... j'étais fou d'amour ! Ah !... et elle était si belle !... Elle est si divinement belle !

Mme BERNIER.—Celle que tu veux épouser ?

JULES.—Oui... celle que j'allais épouser... Un ange, ma mère, comme vous ! Eh bien ! savez-vous ce que Louis a dit ? Car il l'aime lui aussi... il l'a aimée après moi... et il est jaloux... jaloux de moi ! Alors, quand il lui a dit ces choses affreuses, elle m'a méprisé... Depuis, elle ne veut plus de moi !... Voyez-vous comme je souffre ?

Mme BERNIER.—(compatissante) Mais qu'a-t-il dit ?

JULES.—Il a dit à cet ange que... j'étais... que je suis un débauché, un garçon de rien... que je suis un déchet d'égoût !... Oh ! oui, ma mère, je le tuerai, je le tuerai, bien qu'il s'appelle mon frère ! Je le tuerai, je le tuerai...

Mme BERNIER.—Pauvre enfant !

RIDEAU

Fin de premier acte.

Jean Feron

La Secousse
Acte Deuxième

Scène Première

Même décor.

DEUXIEME ACTE

Mme BERNIER — LOUIS

(LOUIS, écrivant à une table. Il s'arrête pour allumer une cigarette.) Maman, mon père a raison; il faut que Jules partes. J'écris justement à l'un de nos correspondants au Brésil auquel nous le recommandons.

Mme BERNIER.—(rangeant des bibelots.) Vous êtes cruels, toi et ton père !

LOUIS.—Comprenez donc, maman, que c'est pour votre bien comme pour le nôtre et celui de Jules. Ce garçon est en train de jeter le dis-rédit sur notre maison. Savez-vous ce qu'on m'a dit l'autre jour encore ? Que Jules aurait confié à des amis qu'il allait faire un scandale dont on parlerait longtemps.

Mme BERNIER.—Vous le poussez à bout, ton père et toi !

LOUIS.—Ce n'est toujours pas nous qui l'avons poussé dans le boubier.

Mme BERNIER.—Non... mais vous faites tout pour l'y maintenir.

LOUIS.—Allons donc ! si Jules aime la boue, que pouvons-nous faire pour l'en tirer ? Voyez vous-même: depuis deux semaines il demeure introuvable. Il a disparu... engouffré peut-être dans la débauche.

Mme BERNIER.—(s'approchant de son fils) Qu'en sais-tu ? Tiens écoute, Louis: mon cœur appréhende un malheur dont tu pourrais être responsable !

LOUIS.—Oh ! ma mère, n'ai-je pas tout tenté pour ramener Jules dans la voie droite ?

Mme BERNIER.—Tu as tout fait pour l'en écarter !

LOUIS.—(avec surprise) Comment ?

Mme BERNIER.—(avec sévérité) En l'ayant perdu dans l'esprit et le cœur de celle qu'il aimait !

LOUIS.—(haussant les épaules.) Il ne l'aimait pas, ma mère. Jules n'est pas de la trempe de ces hommes qui aiment sincèrement. Il eût fait le malheur de cette jeune fille. Quant à moi, j'ai agi pour obéir à ma conscience. J'ai compris que c'était mon devoir d'empêcher une catastrophe. Et je vous avouerai, pour dégager votre esprit de toute impression fautive, qu'Angélique n'a jamais aimé Jules sincèrement; elle me l'a dit.

Mme BERNIER.—Pourquoi donc aurait-elle avoué son amour à ton frère avant que tu ne l'eusses connue toi-même ?

LOUIS.—C'était un caprice de jeune fille. Son caprice a rencontré un autre caprice : celui de Jules.

Mme BERNIER.—(s'asseyant dans un fauteuil) Mon pauvre garçon, si cette fille a déjà de tels caprices, je te plains !

LOUIS.—Eh ! mon Dieu ! qui n'a pas de caprices à cet âge !

Mme BERNIER.—Soit. Mais je tiens à te

dire une chose.

LOUIS.—Lacuelle ?

Mme BERNIER.—Que je ne peux pas me résoudre à sacrifier l'avenir de Jules. Louis, il faut que tu l'imposes un sacrifice... il faut que tu renonces à ce mariage !

LOUIS.—(avec ironie) Pour faire place à mon estimable frère ?

Mme BERNIER.—Oui... car en dépit de ce que tu affirmes, moi je crois qu'Angélique aime Jules... qu'elle le préfère à toi !

(Louis se mit à rire)

Oh ! ne ris pas, c'est très grave ! Mon instinct de femme et de mère ne peut me tromper. Angélique aime Jules; mais si elle l'a délaissé, c'est pour la raison que tu lui as fait des promesses que tu ne pourras tenir; c'est parce que tu lui a fait entrevoir des rêves qui ne se réaliseront pas. C'est une enfant, tu l'as dit, et elle se trouve en présence d'un mirage. Mais avec l'âge, avec les tracassés du ménage, le mirage crévera, et alors...

LOUIS.—Maman, ne vous fiez pas trop à votre instinct, cela peut tromper aussi. Une chose sûre, Angélique m'aime pour moi-même, et cent fois elle me l'a répété !

Mme BERNIER.—Eh bien ! cette fille n'a pas été sincère... elle n'est pas sincère... elle est même perverse. Oh ! alors, je te plains davantage ! Oh ! alors, je suis contente que Jules ne soit plus rien pour elle ! Oh ! dans quelle terrible aventure il se serait jeté en aveugle ! Et dans quel terrible engrenage tu vas à ton tour te jeter délibérément !

LOUIS.—Maman, vous vous faites des peurs...

Mme BERNIER.—Mais tu devrais être épouvanté également ! Tu ne vois donc pas clair ?... Heureusement que ce mariage n'est pas fait, et il ne se fera pas !

LOUIS.—Pourquoi ?

Mme BERNIER.—Parce que je ne le voudrai pas, parce que je m'y opposerai !

LOUIS.—Vous vous opposerez ?

Mme BERNIER.—Malgré toi, je te sauverai du gouffre !

LOUIS.—Un gouffre ! Quel gouffre ?

Mme BERNIER.—Mais ton mariage... qui ne se fera pas !

LOUIS.—(s'irritant) Il se fera, puisque j'ai le consentement de mon père !

Mme BERNIER.—(avec amertume) Ah ! c'est vrai... j'oublie toujours que vous savez bien vous passer de moi dans les décisions graves, ton père et toi ! Au fait, qu'est-ce que je suis dans cette maison ?

LOUIS.—Maman, je vous respecte et vous estime, malgré les préférences que vous avez toujours montrées pour Jules.

Mme BERNIER.—N'a-t-il pas mérité ces préférences par l'amour qu'il a pour sa mère ? Toi, qu'as-tu fait pour que je t'aime mieux, ou, du moins, tout autant ? Rien. Tu t'es ligué avec ton père pour faire avorter tous mes projets. Sans cesse vous m'avez tenue à l'écart. C'est à peine si, par ci par là, vous avez daigné me demander mon avis. Si je soumettais une opinion, si je donnais un conseil, vous saviez toujours

vous arranger pour passer par-dessus. Vraiment, votre conduite à mon égard a été indigne, outrageante !

LOUIS.—Ah ! maman, vous êtes, aujourd'hui, dans vos idées noires ; demain, vous ne penserez plus à cela !

Mme BERNIER.—Demain ?... Nous verrons...

LA VOIX DE M. BERNIER, —(appelant) Julie !

Mme BERNIER.—Que veux-tu, André ?

LA VOIX DE M. BERNIER.—Je cherche mes pantoufles depuis une demi-heure et je ne les trouve pas... Où sont-elles donc ces gueuses de pantoufles ?

Mme BERNIER.—Dans le garde-robe, au fond. Y as-tu regardé ?

LA VOIX DE M. BERNIER.—Elles n'y sont pas, j'ai regardé ! A moins que le diable soit venu me les souffler !

Mme BERNIER.—Je monte... je vais les trouver, moi !

(Elle se dirige vers la porte. Avant de sortir, elle s'arrête et dit à Louis) Pense à ce que je t'ai dit, mon enfant... pense à tout cela longuement et sérieusement !

Elle sort.

SCENE DEUXIEME

LOUIS.—(seul) Ah ! mon Dieu ! quel tiraillement ! J'en suis écoeuré à la fin. J'ai hâte que ce mariage soit bâclé, mais j'ai bien plus hâte que mon sot de frère ait disparu pour tout de bon. Tant que je ne le saurai pas à cent lieues d'ici, je serai sans cesse sur le qui-vive.

(Il écrit durant quelques secondes, s'arrête, dépose sa plume, se lève avec agitation, arpente le salon)

Car je me suis promis d'être un jour le maître de cette maison et le possesseur de ce million de mon père. Tout en revient par mon droit d'aînesse, et j'ai tout mérité par mon travail assidu, par ma conduite irréprochable, par la vénération dont j'ai toujours entouré mon père. Ensuite, il est des traditions de noblesse et de respectabilité qu'il importe de sauvegarder dans notre famille. Est-ce Jules qu'on pourrait charger de cette trop délicate mission ? Ah ! non... cent fois non... Jules, allons donc ! il croquerait dix millions en dix ans ; et quant aux traditions, elles iraient vite à la boue ! Non... de droit tout me revient, j'y tiens, je ne démordrai pas ! Et quant à la femme, Angélique, elle est mienne, et gare à qui voudrait me la prendre !

(Il se rassied et poursuit sa lettre)

SCENE TROISIEME

LOUIS.—JULES

(On entend la voix de Jules fredonner une chanson légère. Il entre peu après, le chapeau en bataille, le cigare à la bouche, demi ivre. Apercevant son frère, il tressaille, frémit, se raidit, devient grave, s'avance au milieu de la pièce. Voyant Jules, Louis se lève avec surprise.)

LOUIS.—(avec dédain) Ah ! c'est toi ?

JULES.—Moi !

LOUIS.—Nous te pensions perdu.

JULES.—(avec sarcasme) Et tu préparais mon oraison funèbre ?

LOUIS.—Nous allions faire entreprendre des recherches. Quinze jours...

JULES.—Que je ne suis plus dans vos jambes ? Comme vous avez dû rigoler... toi, surtout !

LOUIS.—Mon père et moi avions à te faire une communication importante.

JULES.—Bon, j'arrive à point. J'ai justement une communication non moins importante à te faire.

LOUIS.—A moi ?

JULES.—A toi !

LOUIS.—Voyons !

JULES.—(ton concentré) Tu es un lâche, Louis, et tu es un traître !

(Il jette son chapeau sur un meuble, croise les bras et regarde son frère avec défi.)

LOUIS.—(méprisant et lui tournant le dos) Tu es soûl !

JULES.—(dans un éclat de rire) Soûl ? ... Tu l'as dit. Oui, je suis soûl... soûl d'amour ! ivre d'amour ! fou d'amour ! ... Tellement soûl d'amour que j'en tiboie ! tellement fou d'amour que j'en suis jaloux ! oui... jaloux à te casser la tête ! Car l'amour qui m'enivre, celui qui me rend fou, c'est celui-là même que tu m'as volé ! Et c'est ce même amour que tu vas profaner !

LOUIS.—Tu es un enfant, Jules ; j'ai pitié de toi !

JULES.—(sarcastique) Et vous !... on n'a pas pitié de vous, monsieur ! Vous êtes un homme, monsieur... un grand homme !

LOUIS.—(irrité) Veux-tu m'insulter ?

JULES.—Peut-on insulter un grand homme ? La grandeur n'est-elle pas au-dessus des outrages ? Oh ! moi, cependant, on ne m'insulte pas, parce que je suis un enfant et qu'un enfant ne comprend pas l'injure. Mais on s'empare de mon bien ; et ceci étant pire, est-ce que je ne dirai rien ? Mon frère, tu es vraiment comique ! Eh bien ! moi, je veux être tragique... je veux te souffleter comme on soufflette les couards !

LOUIS.—Jules, mesure tes paroles et surtout prends garde aux menaces que tu fais !

JULES.—(se rapprochant). Qui de nous deux est l'offensé ?

LOUIS.—(le repoussant avec mépris.) Tu es un bohème !

JULES.—(riant) Un bohème ?... Oh ! je le sais bien... je le sais si bien que je m'en glorifie ! Toi, tu es rangé ; moi, je m'amuse. Que veux-tu ? nous n'avons pas le même sang aux veines ; ou, si nous l'avons, il n'a pas la même couleur. Tu as le sang bleu, le mien est rouge. Le tien est pur, le mien est peut-être empoisonné. Seulement, il est une chose certaine : dans mon sang à moi... dans pas une goutte de mon sang il n'y a la moindre parcelle de lâcheté !

LOUIS.—Ah ! tu m'assommes... Je n'ai que faire de tes divagations. Bonsoir !

(Il va pour se retirer. Jules lui barre le chemin.)

JULES.— (menaçant) Tu vas m'écouter !

LOUIS.— Ote-toi de mon chemin !

JULES.— Tu ne passeras pas !

LOUIS.— Je te passerai sur le corps !

JULES.— Essaie !

(Il saisit une bouteille sur le buffet et la lance contre un meuble. La bouteille se casse.)

LOUIS.— (reculant) Qu'as-tu à me dire encore ?

JULES.— Je veux que tu me rendes ce que tu m'as volé ! Tu me le rendras, ou je te briserai comme le verre ! Tu m'as pris celle que j'aime... tu m'as pris l'affection de mon père... tu m'as pris ma part d'héritage... tu me prendras peut-être ma part de Paradis ! Et tu te dis un homme honnête ? ... Partout où tu passes, tu te vantes d'être l'honneur de notre famille, tu fais le vertueux, tu te montres d'une probité prodigieuse, et c'est toi qui s'en vas ensuite injecter au cœur d'une enfant naïve et sans expérience le fiel de la jalousie ! Après tout cela, tu me dis : mon frère !... Eh bien ! moi, je ne veux pas être ton frère ! Je ne veux pas me parer de ces titres de famille pour aller les trainer dans la fange où tu les traînes, toi !

LOUIS.— Toi-même, ou traînes-tu ?

JULES.— Là où tu serais encore trop sale... oui, là où ta seule présence suffirait pour salir ! Tu t'appelles et tu prétends être un monsieur distingué, et, au fond cependant, tu n'es qu'un rogneux ! On se découvre sur ton passage, mais on ne sait pas que tu portes la lèpre aux entrailles ! Et c'est à moi qu'on jette la pierre ! Pourquoi ? Mon Dieu ! uniquement parce que je trouve la nature belle, parce que je la chante, parce que je l'acclame, parce que je lui voue ma jeunesse ! Est-ce ma faute, si Dieu, au lieu de laisser tomber du venin dans mon âme, y a déposé une essence de fleur ? J'aime la femme... parce qu'elle est belle, parce qu'elle est faite pour être aimée, parce que ma nature me porte à l'admiration et à l'amour ! J'aime le vin, parce que mon Créateur a voulu que j'y puise la force et la vie ! Pourquoi me le reprocher ? Pourquoi vouloir m'empêcher de jouir de l'existence qu'on m'a donnée ?... du moment que je suis prêt à en subir toutes les misères et à en souffrir tous les tourments ! Je ne fais qu'obéir aux lois de ma nature, je ne me rebelle point, je marche. Si, par hasard, par mégarde, il arrive que j'enfonçe un peu plus bas qu'il ne faut, je m'arrache aussitôt, je me dresse de suite, et, alors, j'ai la satisfaction et l'orgueil de me dire que je ne suis pas descendu jusqu'à la monstruosité comme toi ! Comprends-tu ?

LOUIS.— Je comprends seulement que tu as fini par perdre toute raison. Tu n'as pas eu et tu n'as pas encore assez de cervelle pour comprendre, toi, que tu n'as jamais été aimé ! Le jour où tu es revenu d'un rêve enfantin et passé à la réalité, tu fus pris d'une rage insensée que tu cherches à faire retomber sur moi... Ah ! pauvre idiot !... Tu n'avais pas même assez de leur dans ton intelligence abrutée pour l'a-

percevoir que celle, dont tu déplores la perte, a tout bonnement voulu se moquer d'un imbécile !

JULES.— (ricanant) C'est toi qui le dis ?

LOUIS.— Va le demander à Angélique !

JULES.— Ah ! ne prononce pas ce nom ! Quand je t'entends le prononcer, il me semble que tu blasphèmes !

LOUIS.— Écoute, Jules, tu n'est pas raisonnable ; tu ne sèmes pas te faire une idée de la vie affreuse que tu mènes. Tout le monde te voit, tout le monde te montre du doigt. On saisit la surprise et le mépris dans ces paroles qu'on entend à chaque instant : "Ca ?... c'est le fils du respectable et riche monsieur Bernier !... Comment, après cela, veux-tu que nous ne soyons pas mortifiés ? Comment peux-tu t'attendre qu'une jeune fille honnête et de bonne famille soit disposée à unir sa destinée à la tienne ?

JULES.— Ne lui as-tu pas dit que j'étais un débauché ?

LOUIS.— Mettons que, dans un moment d'irréflexion, j'ai pu dire quelque chose d'approchant, ça n'avait pas bien d'importance, puisqu'elle savait tout. Autre chose que tu ignores peut-être : nous nous aimons, et, par le fait, tu ne lui es de rien. Oh ! elle n'osait pas te le dire, comme ça, tout d'un coup...

JULES.— (ahuri) Ah ! elle n'osait pas...

LOUIS.— Tant elle avait peur de te chagriner !

JULES.— (avec un sourire d'amertume) Elle m'estimait donc à ce point ?

LOUIS.— Ne vois-tu pas d'ici toute la délicatesse de cette jeune fille ?

JULES.— Ah ! ce que je vois maintenant, c'est que tous les deux vous avez joué une parfaite comédie dont vous avez espéré me faire le bouffon !

LOUIS.— Pouvais-tu être autrement qu'un bouffon, en supposant que nous ayons joué une comédie ? N'agis-tu pas en véritable bouffon dans la société ? Ce n'est pas pour te faire du mal que je te dis ces choses, Jules ; c'est avec l'espoir que je réveillerai ton intelligence et que tu finiras par t'amender et devenir meilleur garçon.

JULES.— (railler) Comme toi ?

LOUIS.— Dame ! on ne peut pas dire que je t'ai donné l'exemple de la débauche !

JULES.— Oh ! non, tu es un malin, toi ! Tu es de cette espèce humaine qui sauve les apparences et qui revêt les haillons d'un manteau de pourpre ! Oh ! moi, je sais bien quelque chose que je ne dis pas à tout le monde ! Par exemple, je ne dis pas à quiconque que, des fois, il arrive à monsieur mon frère de passer une nuit entière, souvent deux nuits consécutives à son club, et qu'il arrive encore ceci qu'on peut apprendre, de ses amis ou des serveurs du club, que le même monsieur mon frère a passé ces deux nuits écrasé sous une table chargée de bouteille et de victuailles ! On peut apprendre aussi, pour peu qu'on y mette de sa peine, que monsieur Louis Bernier, le fils aimé du respectable et riche Monsieur Bernier, se permet de donner, par çà par là, un

petit souper fin aux poupées de la ville ! Oh ! il n'y a pas de mal... pas le moindre ! Cela, c'est "gentilhomme", cela n'est pas du bambouillage, cela est vertueux, cela est honorable, cela est admirable... Mais si, à moi, il arrive de ne pouvoir m'abriter derrière les murs d'un club et sous la nappe d'une table, et que je montre à tous la joie qui déborde de mon cœur, que je dévoile en plein soleil ma nature gaie et bruyante, on me dit : "Vaurien ! voyou ! déchet d'égoût"... Et on le dit plus particulièrement à des oreilles qui m'étaient ouvertes et qui, par après, se sont fermées à mes paroles d'amour, à mes promesses, aux chants de mon âme ! A moi, on ne dit pas seulement ceci ou cela... c'est trop peu : on me frappe au cœur ! Car, j'en ai un, un cœur, quoi que tu penses et dises, et j'en ai un plus grand que le tien, parce qu'il est franc, parce qu'il est sincère ! Le tien, ton cœur, veux-tu le savoir enfin ?... ce n'est qu'un tas d'hypocrisie !

LOUIS.—Tu divagues, mon cher !

JULES.—Ecoute !

LOUIS.—Ah ! fiche-moi la paix !

(Il va s'asseoir à la table pour écrire).

JULES.—Ecoute encore !

LOUIS.—Inutile de parler avec un chou !

JULES.—(riant) Tu n'as jamais dit si vrai : tu es le chou, n'est-ce pas ? Tu es même le chou gras ?

LOUIS.—Tais-toi !

JULES.—Tu ne veux plus m'écouter ?

LOUIS.—(avec impatience) Laisse-moi terminer cette lettre !

JULES.—Oh !... pardon, monsieur, si j'interromps vos épîtres d'amour ! Ce que je suis indéclicat !

LOUIS.—C'est une lettre d'affaires.

JULES.—Vraiment ? Alors, je me reprends : je ne suis pas indéclicat, je suis simplement... curieux.

LOUIS.—De fait, cette lettre te concerne.

JULES.—Ah ! bien... ce n'est pas possible !

LOUIS.—Lis toi-même !

(Jules prend la lettre que lui tend Louis. Il la parcourt des yeux avec un étonnement douloureux. Puis il s'indigne, froisse la lettre, en fait une boule et la lance à la tête de Louis.)

JULES.—(avec le geste) Canaille !

LOUIS.—Tu te trompes...

JULES.—Tu m'envoies... tu me chasses du toit de mon père, du foyer de ma mère ! Tu m'osais m'assassiner, c'était trop dangereux. Mais, au fait, tu es un monsieur, et tu sais prendre de ces moyens honnêtes pour faire disparaître un homme sans bruit.... C'est superbe !

LOUIS.—Ne m'accuse pas injustement. C'est notre père qui a pris cette décision.

JULES.—Sur tes conseils ?

LOUIS.—Non... de lui-même !

JULES.—Vrai ?... Nous allons bien voir.

(Il court à la porte, l'ouvre avec violence et crie) Mon père... mon père... venez donc !

LA VOIX DE M. BERNIER.—Qui m'appelle ?

JULES.—Votre fils, Jules ! Quoi ! ne re-

connaissez-vous plus ma voix ?

LA VOIX DE M. BERNIER.—Que se passe-t-il donc ?

JULES.—Il se passe que votre fils Louis est un scélérat, un menteur... Et il va se passer que, dans deux minutes, je l'aurai égorgé de mes deux mains !

(Il éclate de rire).

SCENE QUATRIEME

Les mêmes, M. Bernier, puis Mme Bernier.

M. BERNIER.—(apparaissant en pyjama, un bougeoir à la main.) Eh bien ! que signifie toute cette comédie ?

(Mme Bernier entre à son tour, très pâle, vêtue d'un peignoir).

JULES.—Enfin ! c'est vous qui êtes l'homme terrible ici ? C'est vous qui, saisissant la calcannie au bond, perdez la tête au point de...

Mme BERNIER.—Jules, Jules, c'est à ton père que tu parles !

JULES.—(avec un sourire narquois) Et celui-ci, c'est mon frère ? (Il rit).

Cela fait deux, ma mère, et ce sont ces deux-là qui me chassent de cette maison !

Mme BERNIER.—Tu ne partiras pas, Jules !

JULES.—(sur un ton résolu) Maman, je partirai... Cet homme n'est plus mon père ! Cet homme n'est pas mon frère !

M. BERNIER.—(passant de l'étonnement à la colère.) Plus un mot, Jules ! C'est assez de désordres et de scandales !

JULES.—Prenez garde à d'autres scandales plus grands et qui auront plus de retentissement !

Mme BERNIER.—Il faut essayer, André, d'arranger les choses sans bruit.

M. BERNIER.—Qu'il s'en aille d'abord. Si plus tard il revient avec des sentiments meilleurs, eh bien ! alors nous verrons.

JULES.—Oh ! je veux bien m'en aller... Seulement, je ne veux pas partir sans que vous sachiez...

M. BERNIER.—Je ne veux rien savoir.

JULES.—Vous saurez quand même.

M. BERNIER.—Louis, mets-le à la porte !

LOUIS.—(marchant sur Jules) Sors !

JULES.—Pas à présent !

LOUIS.—Obéis... sinon...

(Tous deux se menacent du regard)

Mme BERNIER.—(intervenant) Vous êtes frères tous deux... songez-y !

LOUIS.—Il a renié ce titre (Il saisit Jules par les épaules et le pousse vers la porte. Jules résiste.) Va-t-en, c'est mieux !

JULES.—(se dégageant et repoussant Louis) Je m'en irai de moi-même, et non chassé comme un chien !

M. BERNIER.—(d'une voix tremblante de fureur) Faut-il que j'y mette la main ? Prends garde à la secousse, Jules !

JULES.—Je veux embrasser ma mère... je vous défie bien de m'en empêcher, vous et votre secousse !

(Il court à Mme Bernier, passe ses bras à son cou, la baise sur le front, l'abandonne, puis, très digne, très fier, sans mot dire, il sort).

(Alors Mme Bernier s'écrase sur un divan en éclatant de sanglots).

M. BERNIER.— (s'élançant vers sa femme)
Julie !...
Mme BERNIER.— André... tu me tues !

RIDEAU

Fin du deuxième acte

Jean Feron

La Secousse

Acte Troisième

TROISIEME ACTE

Même décor.

Scène première

LOUIS, M. BERNIER, Mme BERNIER

(Sur un divan Mme Bernier pleure silencieusement. Par-dessus son journal M. Bernier, assis plus loin, décoche à sa femme un regard farouche.)

LOUIS.—(entrant, allant à son père) J'ai préparé la note de l'avis officiel de mon mariage. Voici.

(Il tend un papier à M. Bernier qui le prend et le lit tout bas)

M. BERNIER.—(remettant le papier à Louis) C'est très bien.

LOUIS.—Plus tard on fixera la date.

(Il se dirige vers la porte). Je vais au journal.

(Il sort).

(M. Bernier reprend sa lecture. Une demi-minute. Brusquement il se lève, jette le journal par terre avec rage, marche rudement par le salon, s'arrête devant le buffet, vide deux verres coup sur coup, renverse une chaise, grogne. Mme Bernier se lève pour se retirer, car elle redoute quelque violence de son mari.)

M. BERNIER.—(sur un ton rogue) Où vas-tu ?

Mme BERNIER.—Dans ma chambre.

M. BERNIER.—Il y a quelque chose qui ne va pas entre nous...

Mme BERNIER.—C'est toi qui as brisé notre intérieur paisible.

M. BERNIER.—Moi ?

Mme BERNIER.—En mettant Jules à la porte... C'était notre enfant !

M. BERNIER.—Qu'il se présente encore avec les dispositions d'esprit qu'il a toujours eues, et, cette fois, je le jette moi-même par cette fenêtre !

Mme BERNIER.—Tu payeras tout cela un jour ou l'autre !

M. BERNIER.—(ton concentré) Ce recommence encore ?

Mme BERNIER.—Tant que tu souffleras sur les braises...

M. BERNIER.—N'est-ce pas toi, plutôt, qui soulèves le vent d'orage ?

Mme BERNIER.—(avec un léger sarcasme) Naturellement... c'est toujours moi !

M. BERNIER.—Tiens ! je vois que ça va recommencer pour tout de bon... Va't-en, Julie, ma secousse va me reprendre... Ma colère bout...

(Mme Bernier se retire).

SCENE DEUXIEME

M. BERNIER, puis Mme BERNIER.

M. BERNIER.—(se promenant avec agitation) Oui, je bous, ma tête bout, mon sang bout... si bien que je me sens devenir un volcan ! Vais-je éclater ? Je le crains... ça force de toutes parts... tout craque déjà ! Car elle s'en vient, elle m'empoigne, la gueuse... la maudite secousse ! Et dire que je suis ce qu'on est convenu d'appeler

"une bonne pâte d'homme"... J'ai jamais ma femme... certes, je l'aime toujours; mais il se semble qu'il y a quelque chose qui se brise peu à peu entre nous. Pourquoi ? Je me le demande. J'ai toujours été disposé aux sacrifices, je me suis morfondu pour ma femme et pour Jules; l'un m'a renié, l'autre, ma femme, a l'air de s'éloigner de moi ! Je sais bien qu'elle a raison de s'écarter, car je me connais, car dans l'état d'effrayante tension où je suis il y a danger que tout saute ! Tout de même—je ne peux pas me le taire—je souffre, je souffre... (Il va se vider un verre) Un feu me dévore... Je veux l'éteindre ! (Il boit) Mais non... je sens que cette liqueur m'enflamme davantage. Oh ! je ne sais pas ce qui me revient... C'est sûr, c'est la secousse qui gronde !

(Il brise le verre sur le parquet. Se remet à marcher à pas saccadés, bute sur une chaise, jure, saisit la chaise, l'éleve, la rabat violemment). Voilà !...

(Il est soulagé) Encore un peu, je l'éreintais !

(Mme Bernier entre, chapeau sur la tête, une ombrelle d'une main, un sac de voyage de l'autre)

M. BERNIER.—(la considérant avec curiosité) Où vas-tu ainsi ?

Mme BERNIER.—Je pars.

M. BERNIER.—(comme un écho) Tu pars !

Mme BERNIER.—Je m'en vais.

M. BERNIER.—Où ?

Mme BERNIER.—Je ne sais pas... Ici, ce n'est plus ma maison !

M. BERNIER.—Tu ne diras pas, je pense, que c'est moi qui te chasse ?

Mme BERNIER.—Non... mais ma présence a l'air de te peser. Tu m'as dit tantôt : va't-en !

M. BERNIER.—(essayant de rire) Es-tu folle, Julie ? Je voulais dire : laisse-moi tranquille ! Vois-tu, ma chérie, je suis très énervé !

Mme BERNIER.—Tu ne veux pas prendre sur toi.

M. BERNIER.—Je ne fais que ça prendre sur moi. Tiens ! Julie, un exemple : si, en ce moment même, je ne faisais pas un effort terrible, si je ne me contraignais pas de toute mon énergie d'homme, je pense que je ferais un vacarme du diable ! Oui... la secousse me reprendrait !

Mme BERNIER.—Je redoute justement que ce vacarme n'arrive un jour. A mesure que tu vieillis, ta secousse devient plus dangereuse; c'est pourquoi j'aime mieux m'en aller.

M. BERNIER.—(piteux) Tu ne m'aimes donc plus ?

Mme BERNIER.—C'est toi qui me détestes.

M. BERNIER.—Comme tu me comprends mal, Julie !

Mme BERNIER.—Rappelle-toi que tu m'as cruellement frappée... frappée au cœur !

M. BERNIER.—(candide et humble) Je ne l'ai pas fait exprès... les circonstances...

Mme BERNIER.—Et depuis que tu as envoyé Jules, tu n'as plus pour moi que des

regards de haine... je m'en vais !

M. BERNIER.—Pourtant, Julie, je t'assure que je t'aime encore !

Mme BERNIER.—Moi, je n'ai jamais cessé de t'aimer. Tu m'en as voulu parce que je chérissais le plus jeune de nos deux enfants un peu plus peut-être que je ne chérissais le plus vieux. Et cependant, Dieu sait si je les aime tous les deux !

M. BERNIER.—Oui, je suis sûr que tu les aimes.

Mme BERNIER.—Si j'ai aimé l'un un peu plus que l'autre, c'est bien naturel : Jules, c'est tellement ton portrait, par le physique comme par le caractère ; deux gouttes d'eau ne peuvent mieux se ressembler. Or, comme je t'ai beaucoup aimé, je ne pouvais pas aimer moins bien l'enfant qui te ressemble ainsi !

M. BERNIER.—C'est très juste, Julie. Et sais-tu que je t'aimais autant que toi, ce Jules ? Oh ! j'ai souffert atrocement... je souffre encore de me voir séparé de cet enfant. Mais tu sais le proverbe : "Qui aime bien, châtie bien !" Aussi ce châtement, dont j'ai frappé Jules, m'atteint rudement moi-même dans mon cœur de père. Toutefois, je me console en me disant que Jules, un jour, reviendra comme l'enfant prodigue, et qu'alors la joie éclatera encore à notre foyer.

Mme BERNIER.—Gare aux illusions, André ! Avec l'étrangère qui viendra bientôt sous notre toit, avec cette haine éternelle que je sens exister maintenant entre les deux frères, avec le souvenir des mésententes et des discordes passées, il ne sera pas possible de retrouver notre bonheur d'antan.

M. BERNIER.—Tu est trop pessimiste, Julie.

Mme BERNIER.—Tu m'as trop fait souffrir ! Je me demande avec inquiétude si je pourrai jamais chasser ce ressentiment de ma pensée.

M. BERNIER.—L'amour est une voix plus forte que toutes les colères !

Mme BERNIER.—Oh ! je le voudrais que l'amour, qui reste quand même entre nous, étouffât tous les ouragans que j'entends souffler sur nos têtes !

M. BERNIER.—Aïmons-nous comme avant !

Mme BERNIER.—Rends-enoi Jules !

M. BERNIER.—Il reviendra.

Mme BERNIER.—Non... il m'a dit adieu. Je veux aller le rejoindre, si tu ne le ramènes.

M. BERNIER.—(Que la colère reprend) Ainsi, tu veux dissoudre le lien le plus sacré qui nous unit ?

Mme BERNIER.—Je ne veux rien briser. Le jour où tu seras disposé à rappeler mon fils, je reviendrai.

M. BERNIER.—Moi, je veux que tu restes : tu es ma femme, tu n'as pas le droit de quitter ton foyer !

Mme BERNIER.—J'ai le droit d'aller consoler mon enfant !

M. BERNIER.—Assieds-toi, Julie. Tu me connais ?... quand je suis contrarié, je m'emporte facilement. Et alors, tu sais, la secousse...

Mme BERNIER.—Il y aurait moyen de s'entendre.

M. BERNIER.—Dis-le vite ce moyen !

Mme BERNIER.—Je ne puis ni ne veux empêcher le mariage de Louis avec celle qui s'était donnée à Jules. Tu sais que c'est précisément ce mariage, ou mieux que ce sont les intrigues de Louis qui ont amené chez nous l'orage et les dissensions ? Eh bien ! je serais d'avis que Louis, une fois marié, demeurât hors de notre maison.

M. BERNIER.—(soucieux) Ah ! Ah !

Mme BERNIER.—Je lui achèterais une maison confortable, dans laquelle il lui serait loisible de vivre tout à fait heureux avec sa femme. Quant à nous, nous pourrions continuer de vivre bien tranquillement avec Jules à nos côtés.

M. BERNIER.—Ainsi donc, c'est toujours l'autre, c'est toujours Jules ! Tu souffres parce que Jules est parti ; et tu penses que je ne souffrirai pas de me voir séparé de Louis ?

Mme BERNIER.—Tu as l'air de me demander de faire des concessions, j'en fais. De ton côté, fais-en !

M. BERNIER.—(ironique) Quelles concessions fais-tu, toi ?

Mme BERNIER.—Moi... je suis prête à tout oublier.

M. BERNIER.—Pourvu que je chasse Louis qui n'a nullement mérité ma disgrâce... qui, au contraire, a gagné tout ce que j'ai de meilleur : mon amitié et mon amour paternel. Tu as de drôles idées !

Mme BERNIER.—Comprends-moi donc ! Tu ne chasses pas Louis, tu le mets simplement à son apport ; et du moment qu'il se marie, c'est tout naturel.

M. BERNIER.—Oui, mais je me suis engagé à lui donner cette maison. Etant mon principal héritier et ayant aidé par son travail à l'édification de ma fortune, il a ici un droit que ni toi ni moi ne pouvons lui méconnaître.

Mme BERNIER.—Je ne peux pas admettre que nous nous dépossédions de notre avoir tant que nous vivrons.

M. BERNIER.—Mais non... nous nous ne nous vidons nullement les mains... nous demeurons toujours les maîtres.

Mme BERNIER.—Tu te trompes, André : quand l'étrangère sera ici, tu ne seras plus le maître et je ne serai plus la maîtresse.

M. BERNIER.—J'aimerais voir ça, par exemple !

Mme BERNIER.—Tu le verras... mais trop tard !

M. BERNIER.—(frappant la table de son poing.) Je verrai la boutique, s'il faut !

Mme BERNIER.—J'ai bien peur que ce jour-là ton fils, Louis, te montre la porte, de même qu'il l'a montrée à Jules !

M. BERNIER.—Tu auras donc toujours ce Jules à la bouche ? A la fin, tu vas me le faire haïr ! Du reste, il me semble que je le hais déjà... il me semble même que je te hais, entends-tu ? Il me semble que je hais tout ce que j'aimais ! Ah ! on va me montrer la porte à moi, penses-tu ? A moi, le maître ?... Oui... le maître ! Car retiens ceci, Julie : je serai le maître dans cette

maison jusqu'après mon dernier soupir !
 Mme BERNIER.—En donnant tout ton bien à Louis, tu perds tes droits de maître !

M. BERNIER.— (s'étouffant de colère) Tu mens, Julie ! Louis, maître de tout ? non jamais ! Je l'en défie bien ! Et je défie qui que ce soit de m'ôter mon bien que j'ai gagné de mes mains ! Je défie la Loi ! Je te défie, Julie, également ! Ah ! qu'on vienne donc me dire que je ne suis plus le maître ici ! Qui osera ? Parle, Julie ! Qui osera ?... Tiens !...

(Il saisit une chaise et la lance dans une fenêtre dont les vitres volent en éclats. Vois-tu ça ?

(Il hurle).

Qu'on vienne me sortir d'ici ! Julie, je suis le chef dans ma maison, je suis le roi, je commande, on m'obéit ! Malheur à qui osera élever la voix en ma présence ! Ah ! ah ! pense-t-on faire un esclave de moi, à présent ?... Jamais !

(Il saisit une autre chaise).

Mme BERNIER.— (effrayée) Prends sur toi, André !

M. BERNIER.— (rugissant) Que je prenne sur moi ?... J'ai trop pris sur moi ! J'ai tout fait pour éviter la terrible secousse ! Il y a quelque chose de tendu, je le répète, qu'il est nécessaire de relâcher ! Tiens encore !

(Il lance la chaise sur le lustre qui tombe en miettes).

Mme BERNIER.— Mon Dieu ! il devient fou ! (Elle s'élançait vers la fenêtre brisée et appelle) A l'aide !... Au secours !

M. BERNIER.— (l'arrachant de la fenêtre) Tais-toi, malheureuse ! Vas-tu ameuter toute la cité ?

(Il la repousse brutalement)

Je te dis que je suis le maître... regarde !

(Il prend un carafe sur le buffet et la jette dans la glace d'un miroir qui se casse) Oui... regarde !

(Il renverse, culbute tout, rugit) ...

Mme BERNIER.— (avec désespoir) Il va tout briser !

M. BERNIER.—Oui, tout... tout... c'est la secousse !

(Il arrache une tenture et la foule aux pieds avec rage).

Je briserai tout... je briserai ma femme, si elle se rebelle ! Je briserai Louis ! Je briserai son Angélique ! Je briserai... je briserai ton enfant, ton Jules...

(Il se jette sur sa femme, la saisit à la gorge, serre avec force) As-tu bientôt fini de me contrarier ?

Mme BERNIER.—Tu m'étouffes, André !

M. BERNIER.—C'est ce que je veux ! Oui, je t'étoufferai ! Et dire, pourtant, que je t'aime encore ! Oui, je t'aime... et c'est drôle, tout de même, je sens que je te hais en même temps ! Je t'aime... et je voudrais pouvoir te haïr ! Je t'aime... et je voudrais te tuer... oui, te tuer... tuer...

(Il est interrompu par des éclats de rire partant d'une pièce voisine. Sans lâcher sa femme il prête l'oreille avec surprise).

LA VOIX DE LOUIS.—Jules, avons-nous été bêtes un peu ?

LA VOIX DE JULES.—Nous avons été stu-

pides, Louis !

LA VOIX DE LOUIS.—C'était une cocotte, cette Angélique !

LA VOIX DE JULES.—Ah ! c'en est une bonne, celle-là !

(Éclats de rire).

(M. Bernier lâche sa femme. Ils se regardent avec ahurissement. Ils se remettent et s'interrogent du regard)

LA VOIX DE LOUIS.—C'est égal ! on pourra rire le reste de nos jours !

LA VOIX DE JULES.— (riant) Ça ne sera pas long, car je sens que je crèverai de rire ! (Immense éclat de rire).

M. BERNIER.—Est-ce la fin du monde qui arrive ?

(Bras dessus bras dessous entrent Jules et Louis, tous deux légèrement ivre, riant, se tapant l'épaule, tibubant un peu. Louis semble plus ivre que Jules. M. Bernier et Mme Bernier s'entre-regardent avec hébétément)

LOUIS.— (riant) Ah ! ah !... si nous l'avons arrosée, celle-là !

JULES.—Cela a été un déluge... pas vrai, Louis ?

M. BERNIER.—Eh bien ? me direz-vous quelle est cette farce ?

LOUIS.— (tapant l'épaule de son père) Je vous dis que c'a été un vrai déluge !

Mme BERNIER.— (à part) C'est incroyable... Louis et Jules ainsi !

JULES.—Avez-vous jamais ri, mon père ? Vous, ma mère ?

LOUIS.— (se pâmant) Prends ton journal, Jules, et lis-leur ça ! Y a pas à dire il faut les faire rire avec nous !

M. BERNIER.—Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a donc de si comique ?

JULES.— (exhibant un journal) Ecoutez, je lis. (Lisant).

"ECHOS MONDAIN.—On annonce pour le 15 juillet prochain le mariage de Mlle... Angélique LaRue avec M. Damase Rhéaume..."

LOUIS.— (à son père) Comprenez-vous ?... La belle Angélique avec le monsieur... Damase !

(M. Bernier, étourdi, regarde sa femme, puis Louis, puis Jules. Il part d'un formidable éclat de rire, saute au cou de sa femme, l'embrasse, la presse sur sa poitrine. Autour des deux Louis et Jules gambadent).

JULES.—Moi je propose qu'on aille mouiller ça !... Viens, papa !

M. BERNIER.—Oui, allons tous ! Viens, Julie !... Quoi ! on va simplement faire une noce dont on parlera dans le monde entier !

(Il prend le bras de sa femme et gagne la porte. Il s'arrête devant Louis et Jules qui regardent avec étonnement les dégâts autour d'eux).

JULES.— (à son père) Quoi !... le tonnerre est donc tombé ici ?

M. BERNIER.— (riant) Non... c'est... la secousse, tu sais... c'est-à-dire, c'est une secousse sismique...

JULES.— (riant aussi) Alors... c'est du dernier chic !

(Éclat de rire général. Ils sortent.)

Le Médaillon Fatal!



UN NOUVEAU ROMAN CANADIEN

Par l'auteur bien connu : ANDRÉE JARRET

EN VENTE PARTOUT PRIX: 25^c

OU ÉCRIVEZ A :

Par la
POSTE: 30^c

EDITIONS EDOUARD GARAND

185 rue SANGUINET..185... MONTREAL

Les Editions Edouard Garand

ont donné une impulsion vigoureuse aux romans canadiens-français dans le Canada ! . . .

Les Editions Edouard Garand

vont faire maintenant la même chose pour les auteurs dramatiques, en éditant les pièces dramatiques, en rémunérant les auteurs, et en donnant des représentations.

Voyez-nous à l'oeuvre !

Principaux romans publiés

L'IRIS BLEU, par J. E. Larivière, notaire.
MA COUSINE MANDINE, par N. M. Mathé.
LES FANTOMES BLANCS, par A. Rochefort.
LA METISSE, par Jean Féron
L'AVEUGLE DE ST-EUSTACHE, par Jean Féron.
GASTON CHAMBRUN, par J. F. Simon.
LE LYS DE SANG, par H. Doutremont.
LE SPECTRE DU RAVIN, par Mme A. B. Lacerte.
LE MASSACRE DE LACHINE, par Wilson.
LE MEDAILLON FATAL, par André Jarret.

**Tous ces volumes sont vendus à prix
populaires 25c, par malle 30c.**

Paraîtront en juillet

LE PHILTRE BLEU, par Jean Féron.
NIPSYA, par H. Doutremont.
LA METISSE, par Jean Féron, édition de luxe à 75c

ECRIVEZ AUJOURD'HUI

Editions Edouard Garand
185, rue Sanguinet 185
Montréal

Si vous avez besoin de MUSIQUE Classique, Moderne ou Populaire, Profane ou Religieuse

N'HESITEZ PAS

C'est ici le meilleur Assortiment. les meilleurs prix du Canada

Nous avons les Methodes, Etudes, Recueils, Pièces pour tous les Instruments :

Piano — Harmonium — Orgue — Violon — Violoncelle — Mandoline — Guitare — Flute — Clarinette — Hautbois — Saxophone — Basson — Piston — Cor — Baryton — Basse — Trombone — Clairon — Caisse, Etc.

Musique pour Fanfares, Harmonies et Orchestres

Opéras, Opérettes, Saynètes. Pièces pour Cercles, Patronages

Disques et Phonographes. Pianos Pratt

Cordes et Fournitures pour Violon, Violoncelle

Anches pour Clarinettes, Hautbois, Saxophones, Bassons, Etc Etc.

Catalogue envoyé sur demande

MESDAMES, MESDEMOISELLES

Nous Brodons, Nous Etampons sur toutes les Etoffes, Nous Perlons. Faisant nous mêmes nos Patrons de Broderie, nous donnons satisfaction complète.

Broderies et Dentelles. Grand choix d'Albums d'ouvrages de Dames en Français. Nous vendons le meilleur coton à broder, le M. F. A. 45cts la Dne d'échevaux.

Point d'ourlet. Plissage. Perles. Nos prix sont raisonnables. Nouveau catalogue de broderie, 1000 Patrons nouveaux, 35c.

RAOUL VENNAT, MONTREAL

340 rue Ste Catherine Est, coin Notre Dame de Lourdes et 642 rue St Denis, où l'on est prié d'adresser toute la correspondance.

Tel. Est 5051